

THOMAS PIERCE

NOS VIES  
D'APRÈS

DENOËL





Nos vies d'après



Thomas Pierce

# Nos vies d'après

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Héroïse Esquié*

**DENOËL**

Titre original :

*The Afterlives*

© Riverhead Books, un département de Penguin Random House LLC.

Tous droits réservés.

© Thomas Pierce, 2018

Graphisme et illustration : © Constance Clavel.

*Et pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2019

*À mon ami Charles Thomas*





Le chien est en feu! Elle arrache la nappe de la table de la salle à manger et le poursuit dans la cuisine, mais le chien fonce dans le buffet, toute la vaisselle en porcelaine s'entrechoque, et il s'effondre sur le sol à ses pieds, sa fourrure entièrement calcinée. Son pauvre chien! Comment cela a-t-il bien pu arriver? Son petit chien est mort, et tout ce qu'elle peut faire c'est crier pour appeler à l'aide.



1

RATÉ



*Exit le battement du cœur.*

*Exit la respiration.*

*Exit la moindre humeur, le moindre souvenir.*

*Exit toi.*

*Pour où ?*

D'abord, leurs voix – celle de l'infirmière, celle du médecin, celles de mes parents.

« Il est tout bouffi, disait ma mère. C'est normal qu'il soit bouffi comme ça ? »

J'étais un lapin sorti du trou noir du haut-de-forme d'un magicien. Le médecin m'a désigné la télévision sur le mur d'en face et m'a demandé si je savais à quoi ça servait. J'ai cru qu'il plaisantait. Ensuite il m'a demandé mon nom et mon prénom. Cette question m'a fait plus peur qu'elle n'aurait sans doute dû. Je m'appelais Jim Byrd, non ? Ne savait-il pas que je m'appelais Jim Byrd ?

Ma poitrine était incroyablement douloureuse, tuméfiée. Des jours entiers allaient s'écouler avant que je me

remémore mon malaise dans le parking à côté de mon bureau. Une estafilade sur mon front avait déjà été suturée. L'une des infirmières, une jeune fille aux mains et aux poignets recouverts de tatouages au henné, m'a expliqué que le monsieur qui m'avait découvert au pied de l'escalier menant au niveau 2 m'avait fait un massage cardiaque en attendant l'arrivée des urgentistes avec leurs défibrillateurs.

« Sans lui, vous seriez sans doute resté mort, a-t-elle dit.  
— Mort? »

L'infirmière a rougi. Avoir évoqué ma mort, je l'ai compris, était une gaffe. Elle a fait marche arrière : pas une véritable mort, plutôt une mort figurative, ou plutôt, une mort technique. Une presque-mort.

Arrêt cardiaque soudain, tel était le diagnostic. J'ai toujours été sujet aux évanouissements, mais jusque-là j'avais estimé que ces épisodes étaient des symptômes d'un syndrome de faiblesse bénin. Dans mon enfance, les médecins m'avaient conseillé de manger davantage pour maintenir ma tension. Mais les nouveaux tests ont révélé ma véritable maladie, laquelle se résumait à un problème électrique généralisé.

Un raté, a dit mon cardiologue.

« Mais j'étais vraiment mort? »

— Cliniquement, oui. »

La mort, m'a-t-il expliqué, c'est un processus, pas un événement ponctuel. Comme une vague qui se retire de la grève ; le sable change de couleur, de foncé il redevient clair, à mesure que l'eau le quitte. Même là où le sable semble sec, parfois, il suffit de creuser quelques centimètres pour

trouver de l'eau. On meurt, puis on meurt un peu plus, puis encore un peu plus, jusqu'à ce qu'on soit bel et bien mort, définitivement mort – ou pas, ça dépend.

« Combien de temps ça a duré ?

— Oh, c'est difficile à dire. Étant donné qu'apparemment, vous n'avez subi aucun dommage cérébral, je dirais pas plus de cinq minutes. Vous avez beaucoup de chance.

— Je n'ai rien vu.

— Pardon ?

— Pendant que j'étais mort. Je n'ai rien vu. Pas de lumière, pas de tunnel, pas d'anges. J'étais parti, c'est tout. Je ne me souviens de rien. »

Le médecin a haussé les sourcils mais il a gardé le silence.

« Qu'est-ce que ça veut dire, d'après vous ? ai-je demandé.

— Je n'en ferais pas trop de cas, personnellement.

— Pas trop de cas ?

— Je n'y réfléchirais pas trop, je veux dire. Regardez le bon côté des choses. Vous êtes revenu. Vous avez seulement trente-trois ans. Vous êtes encore un jeune homme. Vous avez la vie devant vous, monsieur Byrd. »

Afin de s'en assurer, il a recommandé que je me fasse installer dans la poitrine un appareil qui régulerait ce problème électrique, et peu après, je suis devenu l'un des premiers porteurs d'un HeartNet, un défibrillateur implantable très perfectionné qui ressemblait un peu à un petit sac à oignons, mais avec des mailles plus serrées. Le sac enveloppe étroitement le cœur, il l'enserme, ils se confondent. Au sommet, il y a une petite tête réduite – un nodule, son cerveau. On me dit que cet appareil est si autonome que

c'est pratiquement une intelligence artificielle. Si on ne l'éteint jamais, le HeartNet continuera de faire fonctionner mon cœur aussi longtemps que sa batterie le permettra. À peu près deux cents ans, apparemment. En raison de la longévité de sa batterie, l'appareil est à l'origine d'une certaine confusion dans quelques cas. D'après ce que j'ai compris, il est arrivé que le HeartNet ne comprenne pas qu'un corps avait déjà renoncé à lui-même, et continue donc à pomper le sang, imperturbable. Des hôpitaux ont été forcés d'entreposer dans leur morgue des corps dont le cœur battait encore.

Mon HeartNet est en communication constante avec son fabricant à Sheldrick, en Californie, et j'ai la possibilité de consulter les diagnostics qu'il envoie en temps réel sur mon téléphone. Quelques clics sur l'écran, et une image de mon cœur palpitant apparaît en gros plan. Le flux sanguin qui circule à travers les quatre chambres est dépeint par des traits tremblotants rouges et bleus : éjection et collecte. Battements par minute, électrocardiogramme, échographies cardiaques, scintigraphie. J'ai tout ça à disposition, au bout des doigts. Si vous activez une certaine option, l'appareil vous préviendra à chaque fois qu'il vous sauve la vie – autrement dit, à chaque fois que votre cœur oublie de battre correctement de lui-même.

J'en ai fait l'expérience pour la première fois environ deux semaines après l'opération. Je n'étais pas en train de courir, de soulever des poids ou de faire l'amour. Je ne m'adonnais absolument pas à une activité fatigante. Assis sur le canapé, je regardais la télé. En recevant l'alarme



– trois coups de carillon délicats, tel un appel à la méditation dans un temple bouddhiste –, j’ai immédiatement éteint la télé et je me suis habillé.

J’étais en train de gâcher ma vie!

J’avais désespérément besoin de sortir de chez moi – mais où aller? Je ne savais pas trop. Nous étions vendredi soir, il était à peu près neuf heures, et je n’étais attendu nulle part. J’ai fait quelques allers-retours sur la route, puis je suis rentré et j’ai lu trois pages d’un livre sur les derniers empereurs romains avant de me rasseoir sur le canapé pour me remettre à regarder la télé.

Pendant des semaines, après cet épisode, l’idée que je ne faisais rien de significatif de mon temps m’a hanté. J’avais reçu une seconde chance, il me fallait en profiter. Un matin, je suis monté dans ma voiture et je me suis mis à rouler sans but. Vers l’ouest, naturellement. Peut-être que je roulerais jusqu’au Pacifique, je ne savais pas. Je n’avais pas de projet. En traversant la frontière de la Caroline du Nord pour entrer dans le Tennessee, je me suis senti vivant, mais le temps d’arriver dans le Kentucky, la monotonie de la route s’était installée, et je m’étais lassé. J’ai passé une nuit dans un charmant hôtel de Louisville, j’ai visité la fameuse usine de battes de base-ball, j’ai bu du whisky, puis j’ai repris la route vers l’est et je suis rentré.

Peu après, j’ai acheté un billet d’avion pour l’Irlande. J’ai bu des bières tout seul dans un pub de Cork et j’ai écouté de la bonne musique. Puis j’ai repris l’avion pour Munich afin de rendre visite à un vieil ami qui s’y était installé après la fac, et un soir je suis rentré avec une de ses collègues, une

jeune Allemande qui parlait à peine anglais. En voyant ma cicatrice, elle a passé les doigts dessus doucement, avec une expression d'inquiétude et de pitié, et elle a insisté, à l'aide de gestes et de quelques mots de mauvais anglais, pour se mettre sur moi, de peur que je m'épuise. J'ai essayé de lui expliquer que le problème ne venait pas de la tuyauterie mais de l'électricité, mais ça n'a servi qu'à l'embrouiller davantage. Elle m'a indiqué ses toilettes et m'a montré ses doigts : un ou deux ? Pipi ou caca ?

Quelques jours plus tard, je suis rentré chez moi – à Shula, en Caroline du Nord.

Les Cheveux Blancs, c'est comme ça qu'on appelle les vieux schnocks qui ont envahi Shula au cours des vingt dernières années et pris le contrôle du gouvernement, des associations et des comités locaux. On avait parfois l'impression qu'il y avait eu un congrès – un rassemblement de tous les vieillards du pays – et que tous ensemble ils avaient décidé de venir s'établir à Shula. On ne pouvait pas vraiment leur en vouloir. Shula était une belle ville après tout, pittoresque mais animée, avec vue sur les Blue Ridge Mountains presque dans toutes les directions.

Les Cheveux Blancs, de fait, étaient devenus les piliers de notre économie. Les commerces du centre-ville – boutiques d'antiquités, galeries d'artisanat, sandwicheries – étaient prospères. La plupart des restaurants faisaient le plein, à condition d'ouvrir tôt. Pour les accueillir, de grandes enclaves résidentielles protégées avaient poussé – des amas

d'immeubles en copropriété et de maisons particulières avec des terrains de palets et des piscines communes. Afin de répondre à leurs nombreux besoins médicaux et à leurs différentes maladies, on avait ouvert un deuxième hôpital, en plus des différents centres de désintoxication et des cliniques privées.

En ma qualité d'agent de prêt commercial, j'avais été aux premières loges pour assister à ces changements. Mon oncle, un homme au physique délicat avec un soupçon d'accent britannique qu'il avait pris après seulement deux années passées dans une université à Londres, occupait un poste de cadre dans une banque nationale, et c'était grâce à lui que j'avais réussi à me débrouiller, après la fac, pour me faire une place dans un programme de développement du leadership destiné à former de nouveaux employés à des carrières dans l'analyse de crédit et le prêt commercial.


Je lui avais été reconnaissant de son aide, mais ça m'avait surpris. Mon oncle et mon père n'avaient jamais été particulièrement liés. De mon enfance, je ne peux me rappeler que deux visites chez mon oncle dans le Connecticut, dans sa villa avec piscine à débordement et cave à vin. « Que de la frime », disait toujours mon père pour décrire son frère, et je dois reconnaître que mon oncle accordait une extrême importance aux apparences. S'il s'apprêtait à partir en vacances sur une plage paradisiaque par exemple, vous pouviez être sûr qu'il arriverait à le glisser dans la conversation coûte que coûte. Cependant, quand il m'avait proposé son aide, je l'avais acceptée de bonne grâce. Qu'est-ce que ça pouvait me faire, s'il n'intervenait que pour en mettre

plein la vue à mon père avec ses relations et sa bonne fortune? Un coup de main, c'était un coup de main. Après avoir terminé la formation, j'avais pris un boulot dans une succursale de ma ville natale.

Shula n'était pas une ville particulièrement ancienne, même si nous célébrions régulièrement son histoire et sa culture par des défilés et des expositions photo à la bibliothèque municipale. Un lac en lisière de la ville – qui n'était plus guère qu'un bassin de recyclage au centre d'un pré plein de mauvaises herbes – avait été par le passé une destination touristique populaire. Des soirées dansantes avaient lieu dans le kiosque – à l'occasion des fêtes, pendant les vacances. Il y avait autrefois un petit parc d'attractions avec des montagnes russes et des manèges dans le champ voisin. Les gens y étaient heureux, dans le temps. On les voyait sur les photos, dans leurs maillots à manches longues, avec leurs bonnets de bain. Les femmes avec des chiens toilettés sur les genoux ; les hommes sur des skis nautiques, cheveux gominés.

Leurs visages gais, sereins, leurs voix s'élevant comme autant de cloches métalliques, sans un bruit – quelles avaient été leurs vies? Ils avaient disparu désormais, tous, évanouis dans la brume bleue qui entourait la ville.

Certains matins, le brouillard était tellement épais et impénétrable qu'on en oubliait qu'il y avait un monde au-delà. D'autres villes, d'autres pays, d'autres vies. Les montagnes – bleues, douces, aériennes – ressemblaient davantage à des évocations de formations géographiques qu'à des montagnes proprement dites. Toujours, elles s'attardaient



Jim Byrd a une vie normale, jusqu'au jour où il fait un arrêt cardiaque. Revenu à lui, il apprend qu'il est resté mort cinq minutes entières. Pourtant, il n'a vu ni lumière blanche accueillante ni chœur de séraphins, juste le vide, l'absence. Grâce à un réseau électrique installé autour de son cœur, il ne risque plus rien et peut même suivre les battements et les crises sur une appli smartphone.

Cette impression de tenir son propre cœur dans sa main le fait réfléchir, d'autant plus que, alors qu'il se trouve dans un restaurant, il découvre les preuves d'une existence surnaturelle, une voix qui appelle dans un escalier et plonge les vivants dans une tristesse profonde. Jim décide alors d'enquêter sur l'origine de cette voix : peut-être existe-t-il d'autres formes de vie après la mort que la lumière blanche au bout du tunnel ? Peut-être sa propre expérience lui donne-t-elle accès à quelque chose au-delà du monde des vivants ?

« Cet excellent roman de Thomas Pierce est souvent drôle, mais la quête de Jim Byrd pour découvrir ce qui nous attend après cette vie entraîne *Nos vies d'après* bien au-delà de l'humour : c'est une enquête poignante sur le désir de permanence que nous ressentons tous. »

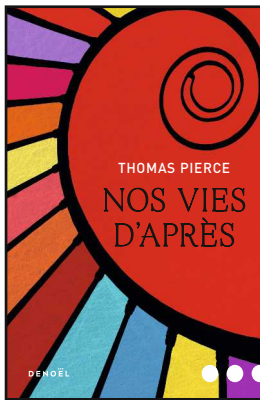
Ron Rash

« Un roman hors du commun. »

Emily St. John Mandel, auteure de *Station Eleven*

Thomas Pierce est né en Caroline du Sud. Il est l'auteur de nouvelles à succès, publiées entre autres dans le *New Yorker*, *The Atlantic* et *Oxford American*. Il vit en Virginie avec sa femme et ses filles.

DENOËL



**Nos vies d'après**  
**Thomas Pierce**

Cette édition électronique du livre  
*Nos vies d'après* de Thomas Pierce  
a été réalisée le 10 janvier 2019  
par les Éditions Denoël

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207140536 - Numéro d'édition : 328615)  
Code Sodis : N94122 - ISBN : 9782207140543.  
Numéro d'édition : 328616